

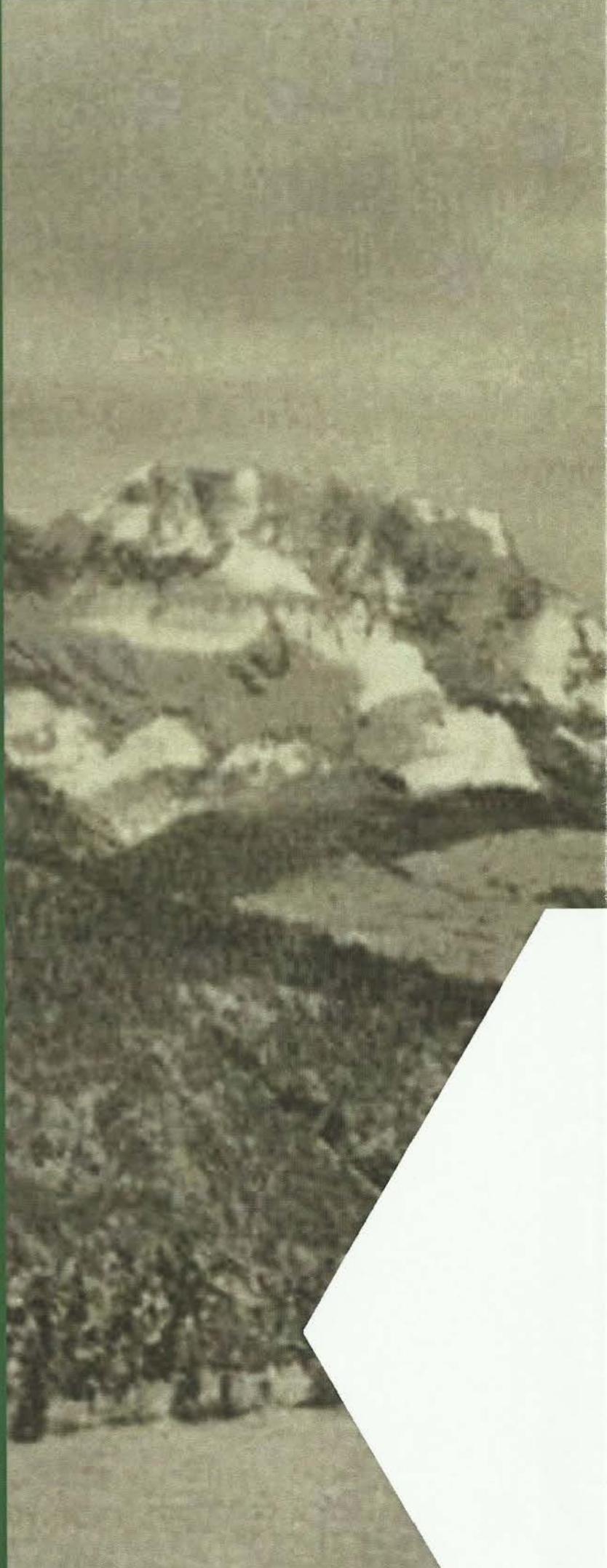
Vincent Reynouard

Réflexions à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Adolf Hitler
suivi de
Hommage à Hitler : Reynouard persiste et signe



A l'occasion du 68ème anniversaire du suicide d'Adolf Hitler, le 30 avril 1945 dans son bunker de Berlin, Vincent Reynouard nous rappelle qu'il ne faut pas se complaire dans une nostalgie stérile. Car la guerre continue et en pleine bataille, il n'y a pas de place pour la nostalgie.

Dans l'hommage à Hitler, Vincent Reynouard explique pourquoi il ne craint pas le discrédit lorsqu'il se revendique ouvertement du national-socialisme. Certes, cette revendication le discréditera auprès de certains, mais il s'agit de gens qui, d'une façon ou d'une autre, auraient rejeté son message.



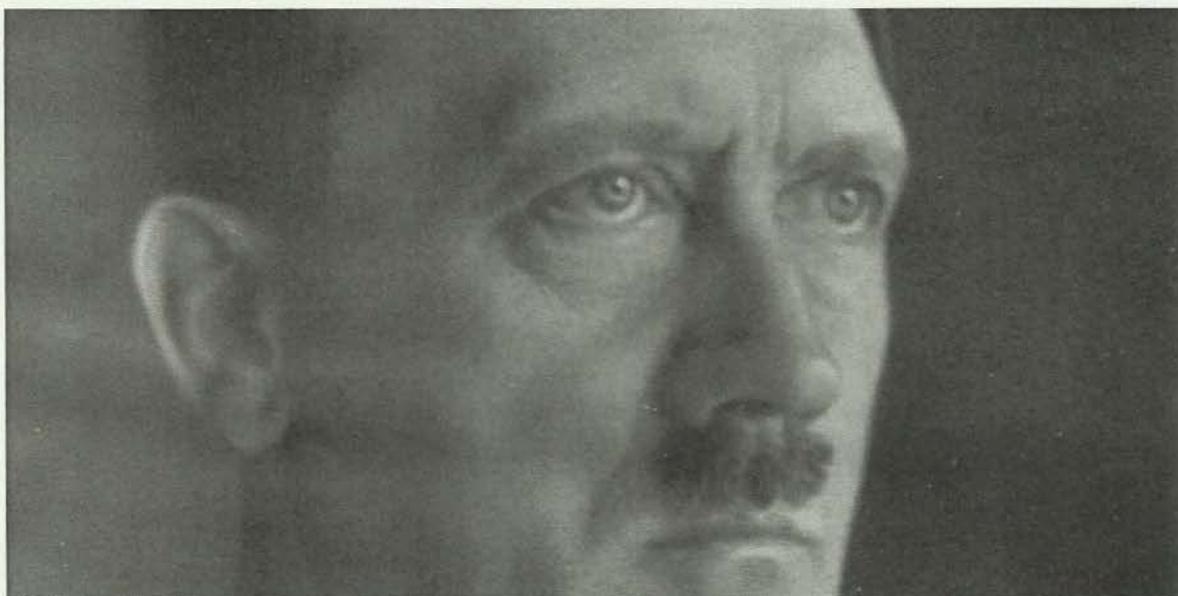
Réflexions à l'occasion de l'anniversaire
de la mort d'Adolf Hitler

Suivi de...

Hommage à Hitler :
Vincent Reynouard persiste et signe

Réflexions à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Adolf Hitler...

A l'occasion du 68^{ème} anniversaire du suicide d'Adolf Hitler, le 30 avril 1945 dans son bunker de Berlin, Vincent Reynouard nous rappelle qu'il ne faut pas se complaire dans une nostalgie stérile. Car la guerre continue et en pleine bataille, il n'y a pas de place pour la nostalgie.



Le 1^{er} mai 1945, en toute fin de journée, la radio allemande diffusa le communiqué suivant :

Du quartier général du Führer est parvenu un rapport d'après lequel notre Führer, Adolf Hitler, combattant jusqu'à son dernier souffle contre le bolchevisme et pour la nation allemande, est tombé cet après-midi dans la chancellerie du Reich.

Le 30 avril le Führer a nommé comme successeur le grand-amiral Dönitz. Le grand-amiral Dönitz, successeur du Führer, s'adresse au peuple allemand : « Hommes et femmes allemands, soldats de l'Armée allemande. Notre Führer, Adolf Hitler, est tombé... »

En vérité, Hitler s'était suicidé la veille, 30 avril, vers 14 h, en compagnie de celle

qu'il venait d'épouser, Eva Braun. Soixante-huit ans jour pour jour après cette disparition, notre objectif n'est pas de nous complaire dans une nostalgie stérile. Parce que la guerre continue et qu'en pleine bataille, il n'y a pas de place pour la nostalgie... Depuis le 3 septembre 2012, nous sommes entrés dans la 74^{ème} année de guerre.

Cette affirmation en surprendra plus d'un. Pourtant : le 22 mars 1940, le Gouvernement français publia une bien étrange « déclaration ministérielle » qui affirmait : « *la France est engagée dans une guerre totale [...]. Par le fait même, l'enjeu de cette guerre est un enjeu total.* »* Or, quelques mois plus tôt, cette même France avait prétendu entrer en

* Voy. la déclaration ministérielle du 22 mars 1940, lue par Paul Raynaud devant la Chambre des députés et par Camille Chautemps devant le sénat. Reproduite *in extenso* dans la *Documentation catholique*, n° 911, 5 avril 1940, col. 332.

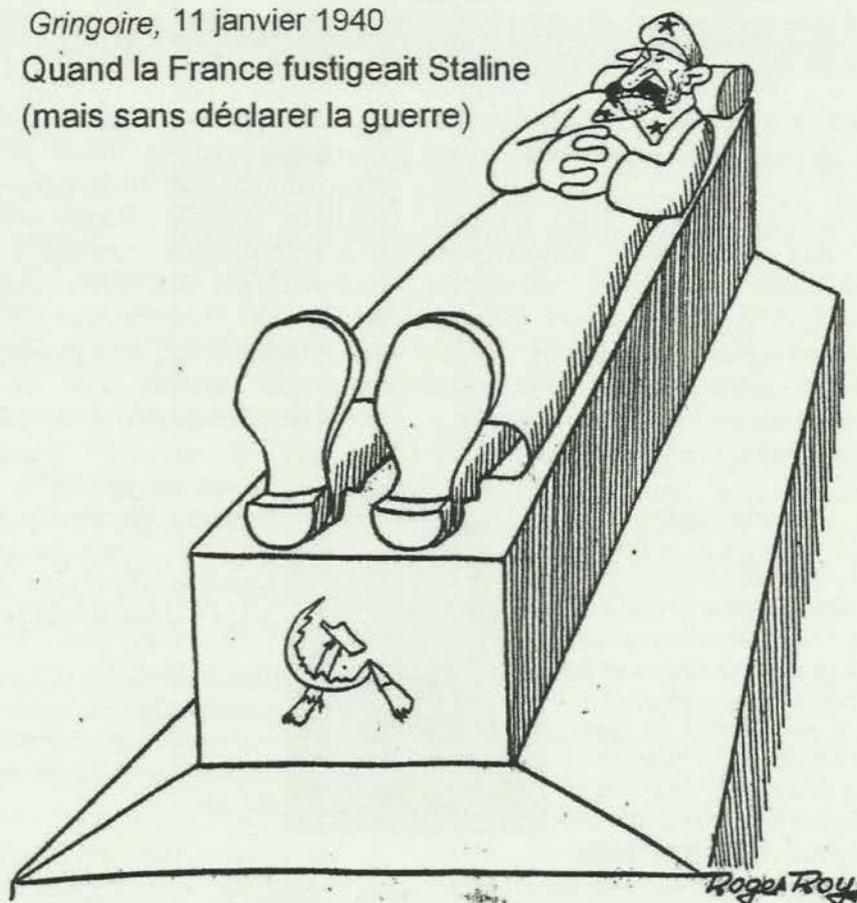
guerre pour protéger l'indépendance menacée de la petite Pologne. Que cachait donc cette déclaration de portée bien plus générale ? La réponse fut apportée moins de trois mois plus tard. Le 11 juin 1940, au Conseil suprême tenu près de Briare, Winston Churchill jeta le masque. Il repoussa toute possibilité de paix avec l'ennemi et lança au contraire :

Même si l'Allemagne parvient à occuper la France tout entière [...] les Alliés conservent en fin de compte les moyens de vain-

cre et de détruire le régime national-socialiste*

En affirmant cela, Churchill venait de révéler que le conflit armé était une lutte idéologique d'extermination. Car enfin, Staline n'avait-il pas envahi la Pologne après s'être entendu avec Hitler ? N'avait-il pas aussi agressé la Finlande ? Dès lors, pourquoi son régime n'était-il pas, lui aussi, visé par Churchill ? Ce simple « oubli » démontrait que la Pologne n'était qu'un prétexte, donc que les enjeux

Gringoire, 11 janvier 1940
Quand la France fustigeait Staline
(mais sans déclarer la guerre)



EPITAPHE POUR STALINE

*Avec sa politique, il s'est couvert de boue.
Avec son régime, il s'est couvert de sang.
Avec la Pologne, il s'est couvert de honte.
Avec la Finlande, il s'est couvert de ridicule.*

* Voy. Maxime Weygand, *Rappelé au service* (éd. Flammarion, 1950), appendice VI : « Procès-verbal de la séance du Conseil suprême tenu au château du Muguet, près de Briare, le 11 juin 1940 » (reproduction *in extenso*), p. 596.



Dessin paru dans l'organe de la Milice française, *Combats*

étaient tout autres. Une redistribution des cartes devait donc fatalement intervenir.

Elle survint le 21 juin 1941 lorsque, convaincu des préparatifs soviétiques, Hitler déclencha une guerre préventive contre l'U.R.S.S. A partir de cet instant, le conflit armé apparut peu à peu sous son vrai jour. Le 22 octobre 1942, dans un article intitulé : « Guerre spirituelle », Paul Riche écrivit :

Le sens de cette guerre [...] apparaît de plus en plus limpide à mesure que se déroulent les événements militaires, diplomatiques, sociaux et autres [...]. [...] les démocraties unies et les Soviétiques n'ont qu'un drapeau : celui de la Bête, celui de l'ignorance, celui de la Fausse Puissance [...]. L'Europe, contre toutes les forces obscures déchaînées, défend le spiritualisme antique, la lumière éternelle de l'aryanisme et des hiérarchies. Ce n'est plus une guerre, c'est une croisade pour imposer au monde le sens du respect du principe métaphysique originel [...].

Cette guerre est vraiment celle de l'Esprit contre la matière et tous ses adorateurs. C'est pourquoi nous sommes de cœur et de chair, jusqu'au fond de nous-mêmes, avec les combattants de la nouvelle Europe [voy. *L'Appel*, 22 octobre 1942, p. 2].



Interrogé en 1945 par une commission d'enquête américaine, le général japonais (←) Masakazu Kawabe, directeur des opérations dites « kamikazes », déclara :

Jusqu'au bout, nous avons cru que nous pourrions équilibrer votre force matérielle et scientifique par nos convictions spirituelles et nos forces morales*.

Cependant, que pouvait-on espérer d'un Système issu d'une victoire militaire obtenue principalement à l'aide de centaines de milliers de tonnes de bombes au phosphore et de deux bombes atomiques larguées sur des villes ennemies peuplées de femmes et d'enfants ? Le 30 avril 1943, peu après un nouveau raid meurtrier de l'aviation alliée sur Paris, Jean Fabry avait écrit :

* Cité par Pierre Clostermann dans la préface du livre de Ryuji Nagatsuka, *J'étais un kamikaze. Les chevaliers du vent diuïn* (éd. Stock, 1972), p. 9.

On nous assure qu'à coups d'ailes des « Liberator » et à coups de rames des « Liberty » nous prenons le chemin de la Liberté. Ce n'est pas vrai, nous sommes sur la route de la barbarie [voir ci-dessous].

Depuis trente ans, cet avertissement se vérifie amplement : crises économiques, déséquilibre nord-sud, tiers-monde, quart-monde, guerres, terrorisme, pollution. Certes, nos pays semblent moins touchés. Mais ils souffrent toutefois de cette victoire des forces de la Matière. Dans son livre *Non à la société dépressive*, le professeur de psychologie clinique Tony Anatrella constate : « Nos sociétés se sont idéalisées [...] dans le credo triomphateur en la science et la technologie »*. Ce sont elles qui devaient nous apporter le bonheur sur Terre. Hélas, si elles nous ont grandement facilité la vie et si elles permettent de nous étourdir, elles sont incapables de donner une réponse à

la question essentielle du sens de la vie, donc de forger un Idéal véritable. Tony Anatrella poursuit :

Le drame de la société dépressive commence ici, dans son incapacité à accéder à un humanisme commun dès lors que sont éliminées les questions de sens. C'est cette erreur qu'elle commet lorsqu'elle refoule dans la sphère du privé la religion et la morale au profit du politique et du culturel [p. 12].

Si nos sociétés sont dépressives, c'est [...] qu'elles [...] ne savent plus au-delà du quotidien de l'individu, pourquoi ce dernier doit aimer, vivre et travailler, procréer et mourir [p. 19].

Et en effet :

Sans le fonctionnement d'un Idéal doublement enraciné au cœur de sa personnalité et de la société, l'individu se trouve démuné, et de plus en plus à mesure qu'il quitte ses parents et autres réseaux d'assistance [p. 18].

Les avertissements de l'ancien ministre Jean Fabry en avril 1943

20
3
P
C

Le chemin de la barbarie

Gringoire, 30 avril 1943, p. 3

par Jean FABRY

Le chemin de la barbarie passe à sept ou huit mille mètres de hauteur quelque part dans le ciel de Lorient, de Brest, de Paris ou d'Anvers. L'homme ne monte si haut que pour retourner à la bête.

« C'est la guerre », il paraît ! Il est possible qu'on ne puisse, en 1943, faire la guerre autrement et la concevoir moins laide ; alors, il faut convenir avec le reste de l'humanité qu'elle n'a pas encore retiré de la circulation, qu'elle nous ramène tout droit à la barbarie la plus dégoûtante.

Il faut savoir si « c'est la guerre » que cet « arrosage » au petit bonheur de 7 à 8.000 mètres de haut, des rives de la Seine du pont de Suresnes, au viaduc d'Auteuil, dans la journée et à l'heure où sont réunies au maximum les chances de faire souffrir les plus innocents ? Sur ces parcours bien parisiens il y a tout de même un peu plus de promenades, de stades, d'hippodromes que d'usines ; et si celles-ci étaient vides le dimanche 4 avril, les autres étaient remplis de promeneurs paisibles.

Il faut savoir si « c'est la guerre », de mettre dans le même sac, machines-outils et voitures d'enfants, gares et écoles, casernes et hôpitaux, et de taper dessus à tour de bras ; d'un bras aveugle, de sept mille mètres de long, qui est tout à fait sûr de cogner dans de la bouillie de nourrissons, de gamins et de malades ?

Si c'est bien ça la guerre, et si il est bien de la faire ainsi, alors il n'est plus rien de défendu. Après cet « exemple » tombé de si haut, il ne peut plus passer sur le monde qu'une immense vague d'improbabilité.

Péchés mortels ou véniels, attentats ou peccadilles, tout est excusable.

A tous les échelons du meurtre, du vol, de la corruption, de l'imposture, de l'impolitesse, tout devient permis ; du grand au petit tout fait la chaîne.

Les tueurs d'enfants autorisent les « troussieurs » de jupes ! Et que pèzent en regard les affameurs du marché noir, et les profiteurs, voleurs, chenevans, exploitateurs dont la corruption s'étale ! Après quoi filles et garçons sont-ils si coupables de se tenir si mal et d'ignorer toute pudeur et la politesse ?

Eh oui, le cynisme déployé à sept mille pieds de terre aboutit la mauvaise éducation installée dans le sous-sol du Métropolitain.

Quand des aviateurs traitent gosses et mamans comme chair à pâté, les jeunes gens timides peuvent bien traiter de Turc à More les vieilles dames et les infirmes.

Il suffit d'observer et d'écouter dans les trams et dans les métros pour être convaincu que la licence de tout faire augmente chaque jour.

Dimanche 4 avril, j'ai vu arriver pendant l'attente de 22 h. 30, dans une station du « métro » une bande de jeunes brailleurs dont le plus âgé pouvait avoir 20 ans. Bousculant la foule dans ce couloir le quel, ils hurlaient, à faire scandale, un refrain stupide et grossier. Il a fallu quelques brutalités les moriger de l'après-midi. La manifestation d'un grand mal de guerre, et l'intervention d'une jeune femme sinistrée de Billancourt à la recherche d'un logement pour la nuit, pour que cette « jeunesse » consente à se taire, et à se tenir correctement.

C'est une piètre consolation d'apprendre que la France n'a pas le monopole de la grossièreté et de l'immoralité. En lisant les gazettes anglo-saxonnes, on découvre que le métropolitain de Londres n'a rien à envier à une maison de rendez-vous, et que la criminalité augmente de façon inquiétante chez les jeunes Américains. A semer la bestialité on récolte le vice et le meurtre.

Ainsi le monde s'en va vers la barbarie.

Ceux que le massacre des innocents d'Anvers rend tout de même honteux, et qui en laissent tomber l'encensoir, vont répétant : que voulez-vous la fin justifie les moyens !

Il faut envoyer ces thuriféraires déconfits à l'école du Cardinal-Archevêque de Paris.

Parlant devant les cercueils des victimes du 4 avril, Mgr Suhard a trouvé pour condamner les méthodes de guerre de 1943, les mots les plus justes :

« La guerre a ses droits. Mais la guerre a aussi ses devoirs ! Car la justice est elle-même une réalité. Et cette réalité a ses droits.

« La justice, qu'on le veuille ou non, n'admettra jamais que la fin justifie les moyens.

« La justice n'admet pas que des buts de guerre soient poursuivis au mépris de vies humaines innocentes.

« La justice n'admet pas qu'une telle puissance de destruction soit déchaînée sans un strict discernement et dans l'insouciance de tout ce qu'elle peut anéantir de sacré.

« Et donc, à moins de renoncer à toute civilisation, il faut que chez les peuples revivants cette conviction que, si elle ne peut être anéantie, la guerre doit être limitée dans ses ravages et rendus moins inhumains. Ainsi le demandait avec instance le Pape Pie XII dans son message de Noël.

« Il faut, sous peine de renoncer à tout droit d'humanité, qu'on épargne aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux malades, les coups terribles qui, inévitablement, les atteignent.

« Il faut que l'on revienne à ces vérités primordiales, sous peine de compromettre à jamais la sécurité du monde et de lui faire d'irréparables blessures.

Ce jugement est sans appel.

La radio de Londres peut répéter : « Allez-vous-en de là ; allez loin des usines, loin des gares, loin des Kommandanturs, loin des trains bombardés », elle plaide coupable.

Pour les riches passe encore, ils peuvent changer de place si le cœur leur en dit. Mais les déshérités, les travailleurs ! Où iront-ils ? Aujourd'hui sans argent, demain sansabri ! Que deviendront-ils ? Des errants, des crétales-jaim !

Qu'importe ! la guerre frappe et détruit sans discernement, et le monde tire de sang et de carnage ne songe plus à lui reprocher sa hideuse laideur. Il sont de plus en plus nombreux les Français qui, avec raison, ne veulent à aucun prix retourner à la démocratie pourrie d'entre-deux guerres. Il s'agit maintenant d'un saut en arrière autrement redoutable. Nous sommes en marche vers l'âge de la brute tout court.

On nous assure qu'à coups d'ailes des « Liberator » et à coups de rames des « Liberty » nous prenons le chemin de la Liberté. Ce n'est pas vrai, nous sommes sur la route de la barbarie.

Jean FABRY

* Voy. Tony Anatrella, *Non à la société dépressive* (éd. Flammarion, 1993), p. 10.

D'où cette promotion des politiciens qui garantissent une politique d'assistanat, et cela même s'ils volent dans les caisses. Cependant :

Si l'idéal du Moi ne rencontre pas une continuité dans la vie sociale, la relation aux autres et les conséquences des actes de l'individu sur la collectivité perdent de leur valeur. Chacun reste avec lui-même comme dans un désert [p. 21].

Il en résulte cet individualisme et ces incivilités qui gagnent, preuve que l'assistanat n'est pas, et ne sera jamais, la solution. Dans son ouvrage *La morale à zéro*, l'ancien collaborateur de Michel Rocard, Bernard Spitz, parle de la « désespérance du citoyen », du « désenchantement civique » [1]. Dans l'introduction, il souligne :

Plus que jamais, les Français ont besoin de se repérer et de définir tant leurs actes personnels que le jugement qu'ils portent sur la vie collective, à l'aune d'une nouvelle morale publique : celle qui guide nos vies, légitime nos engagements, régit la vie en société ; celle qui permet de distinguer le permis de l'interdit, la responsabilité de l'indifférence et le compromis des compromissions [ibid., p. 28].

Je dis bravo. Cependant, l'ouvrage de Bernard Spitz date de 1995, il a donc près de 20 ans et aucune amorce de changement réel n'est intervenue. Rien... Je vois la confirmation que la République libérale et laïque, issue de la victoire des forces de la Matière sur celles de l'Esprit, reste incapable de bâtir une vraie morale qui donne un sens à la vie. Mais ressurgit alors la question posée dès 1948 par Maurice Bardèche :

Et si le national-socialisme avait été, en réalité, la vérité et le progrès, ou du moins, une forme de la vérité et du progrès ? [2]

C'est cette question qui fait que la seconde guerre mondiale n'est pas terminée. Voilà pourquoi il ne se passe pas une semaine sans que l'on tue Hitler en

core et encore en le présentant comme un dictateur sanguinaire et mégalomane régnant sur une Allemagne peuplée d'agents de la Gestapo et remplie de camps de concentration.

J'ai fait justice de ce mensonge dans mon éditorial posté le 20 avril et intitulé : « Hitler s'est-il imposé par la terreur ? ». La vidéo a tenu six jours avant d'être censurée. Preuve que la guerre dure, et qu'elle se déroule aujourd'hui sur le plan intellectuel. Mais les méthodes sont les mêmes : face à l'Esprit, donc à la Vérité, nos adversaires qui utilisaient hier les bombardements brutaux, recourent aujourd'hui la censure brutale.

Cependant, supprimer une vidéo des écrans ne supprime pas la Vérité. Et pour la retrouver, il suffit de lire les documents d'époque. Voici un exemple parmi tant d'autres : le 9 novembre 1934, l'envoyé spécial du quotidien français *Le Matin*, Maurice Barrès, suivit la voiture de Hitler qui revenait à Nuremberg. Il raconte :

Je crois n'avoir jamais rien vu de pareil. Sur huit kilomètres de campagnes et de rues, le déchaînement ininterrompu des clameurs populaires, des acclamations, des rires et des larmes. L'unanimité des femmes et des hommes, des vieillards et des enfants. Un prodigieux mélange de sentiments nobles, de dévouement et d'hystérie. Et Hitler, au milieu de tout cela, debout dans sa voiture, saluant et souriant [3].

Non seulement Hitler ne s'est pas imposé par la terreur, mais il a pu prétendre incarner un peuple quasiment tout entier. Pourquoi ? Tout simplement parce que, je le répète, il avait redécouvert le service du Bien commun primant sur les intérêts particuliers. Tout le reste en découle. Avant d'être économique, la révolution national-socialiste fut une révolution des esprits... Dans son livre *Prisonnier en Allemagne*, Paul Mariat écrivit :

Je dois, à la vérité, de constater que la doctrine nazie a considérablement élevé le niveau moral individuel. Tous les prison-

[1] : Bernard Spitz, *La morale à zéro. Pour une reconquête civique* (éd. Seuil, 1995), p. 96. [2] : Voy. Maurice Bardèche, *Nuremberg ou la terre promise* (éd. des Sept Couleurs, 1948), p. 43.

[3] : Voy. *Le Matin*, 10 novembre 1934, p. 1.

niers de guerre qui ont déjà connu la captivité en 1914 m'ont confirmé dans cette opinion*.

Voilà pourquoi aujourd'hui encore, le national-socialisme reste l'ennemi n° 1 de nos démocraties qui se débattent dans une crise qui dure depuis plus de 30 ans alors que Hitler avait su relever son pays en moins de six ans.

Le 7 décembre 1945, le prix Nobel de littérature norvégien, Knut Hamsun, fit publier le petit texte suivant :

Je ne suis pas digne de prendre la défense d'Adolf Hitler ; sa vie et ses actes n'invitent pas à manifester d'émotions. C'était un guerrier, un guerrier de l'humanité et un prédicateur de l'évangile du droit pour toutes les nations. C'était un réformateur du plus haut rang et son destin historique fut d'agir en un temps de brutalité sans précédent, une brutalité qui, finalement, le terrassa. Voilà comment l'Européen moyen doit considérer Adolf Hitler. Et nous, ses proches partisans, nous nous inclinons devant sa mort [voir ci-dessous].

Soixante-huit ans plus tard, je ne changerai rien à ce magnifique texte. J'ajoute que la mort d'Adolf Hitler n'a pas signifié la mort du national-socialisme. Il ne s'agit donc pas aujourd'hui de pleurer. Le corpus idéologique du national-socialisme est éternel. Un jour, il ressurgira...

➤ *Le Matin*, 10 novembre 1934, p. 1. L'envoyé spécial français, Maurice Barrès, constate que le peuple allemand n'est pas terrorisé.

➔ L'hommage rendu par Knut Hamsun à Hitler en mai 1945

LES GRANDES JOURNÉES NAZIES DE NUREMBERG

EN TÊTE A TÊTE AVEC ADOLF HITLER

Le Reichsführer parle à l'envoyé spécial du *Matin* de ses débuts et expose les raisons de son succès et de son ascendant sur les masses allemandes



Le chancelier Hitler passe en automobile devant ses fidèles.
Phot. France-Presse.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]
NUREMBERG, 9 septembre. — Par téléphone. — Sorti, vers 11 heures, du champ de manœuvres, où avait eu lieu l'imposante revue des S. A. et des S. S., j'ai eu l'occasion d'un spectacle vraiment curieux. C'est de revenir à Nuremberg dans la voiture suivant immédiatement celle de Hitler. Je crois n'avoir jamais rien vu de pareil. Sur huit kilomètres de campagne et de rues, le déchainement ininterrompu des clameurs populaires, des acclamations, des rires et des larmes. L'unanimité des femmes et des hommes, des vieillards et des enfants. Un prodigieux mélange de sentiments nobles, de dévouement et d'hystérie. Et Hitler, au milieu de tout cela, debout dans sa voiture, saluant et souriant.

Toujours derrière lui, notre voiture a escaladé les pentes abruptes

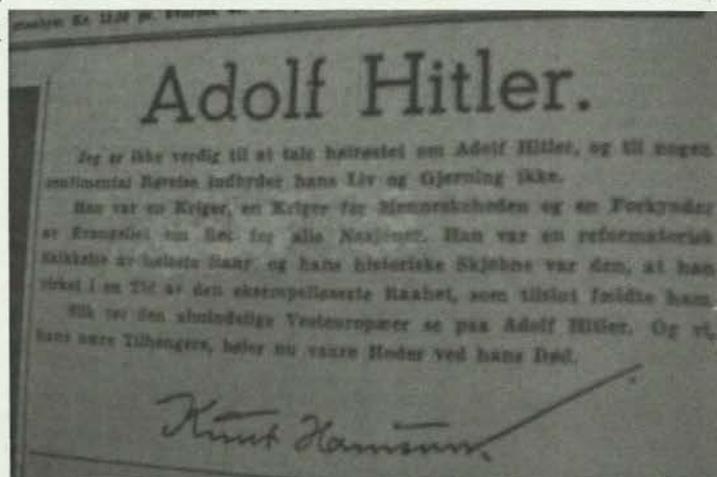
tave Doré, aux vieux contes sur les preux de Charlemagne et à leurs démêlés avec les seigneurs allemands, avec Ganelon, la terreur du Harz.

Un visiteur hésite à photographier Hitler. Strelcher l'empoigne, le jette sur le Führer :

— Il faut oser, tonnerre !
Et de rire à nouveau.

— La lutte contre les juifs, me dit-il encore, est un phénomène périodique de l'histoire, mais il faudra bien en venir à la bataille décisive.

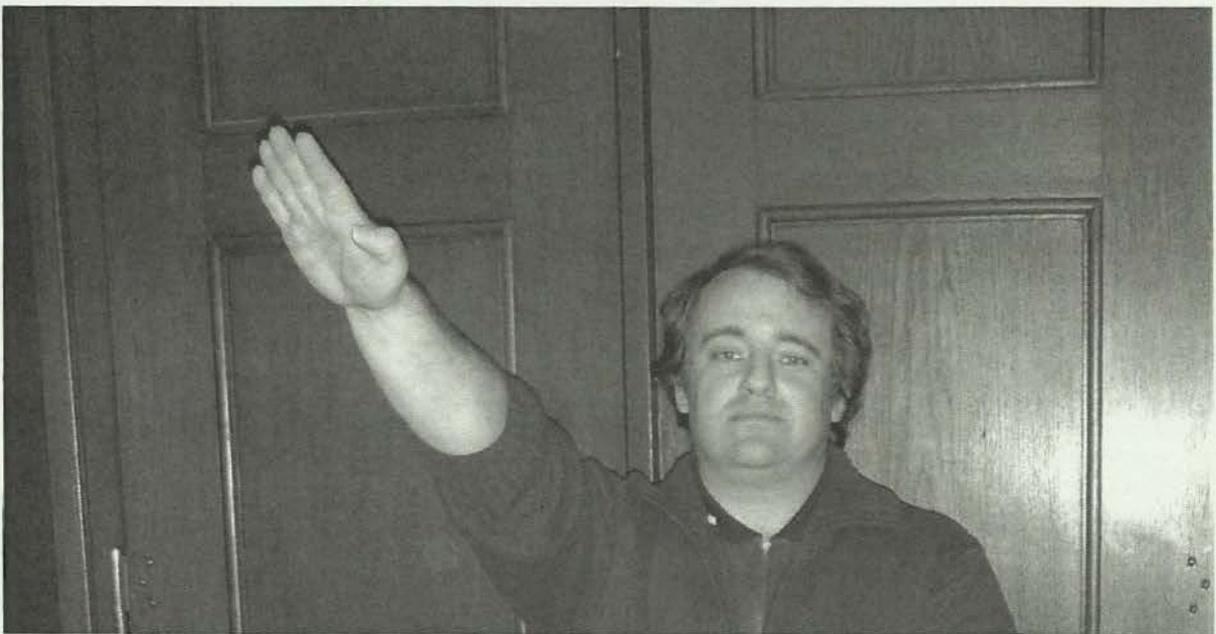
Hitler, lui, ne dit rien entre son effort de ce matin et son effort de tout à l'heure. Il semble regarder couler cette magnifique journée, la subir et la dominer en même temps, comme l'oiseau planeur se maintient au-dessus du paysage, à la fois, distant et vigilant.



* Voy. Jean Mariat, *Prisonnier en Allemagne* (Les Éditions de France, 1941), p. 24.

Hommage à Hitler : Reynouard persiste et signe

Dans ce petit exposé, Vincent Reynouard explique pourquoi il ne craint pas le discrédit lorsqu'il se revendique ouvertement du national-socialisme. Certes, cette revendication le discréditera auprès de certains, mais il s'agit de gens qui, d'une façon ou d'une autre, auraient rejeté son message.



Suite à mon dernier éditorial, un aimable contradicteur m'a écrit le message suivant :

Cher Monsieur Reynouard,
Vous voilà encore à rendre hommage au « défunt chancelier », est-ce bien nécessaire ?

Que de travail ingrat (le mot est bien faible, il faudrait en inventer un autre !) pour mettre en lumière votre travail d'historien révisionniste ! Avez-vous besoin de vous discréditer ainsi en affirmant être national-socialiste ?

Être national-socialiste est totalement indéfendable aujourd'hui, ce n'est pas un avis, c'est un fait, hélas...

Je dis « hélas » bien que je ne sois pas NS moi-même mais simplement nationaliste français et catholique pratiquant.

Défendre le national-socialisme nécessitera

un difficile travail d'historien révisionniste à temps complet et sur ce sujet uniquement.

Bien évidemment la « question » de la déportation en général et celle des juifs en particulier, viendra, comme un sujet transverse, « brouiller » davantage un thème déjà périlleux, mais bon...

Bref, défendre le national-socialisme (déjà « casse-gueule ») et vos thèses, intéressantes, sur l'inexistence des « chambres à gaz », en même temps, quelle connerie !

Excusez-moi mais vous vous tirez une balle dans le pied.

Vous vous discréditez auprès des fâcheux du camp adverse qui doivent se régaler de pouvoir vous traîner dans la boue, vous l'intellectuel brillant et courageux, qui passe du coup pour un nazi folklorique et dégénéré, ce que vous n'êtes certainement pas...

Domage.

Bien à vous.

Je peux comprendre votre point de vue, cher contradicteur, et je vous remercie bien sincèrement de me le dévoiler en toute franchise.

Dans un premier temps, je vous répondrai ceci : quelles que soient leurs convictions philosophiques, les révisionnistes sont tout de suite qualifiés de « nazis », ou d'antisémites. Eh bien, soucieux de ne pas perdre de temps dans vaines controverses, je réponds : « Pour ma part, c'est vrai. Et je le démontre en rendant hommage à celui qui a incarné le national-socialisme sur la Terre au XX^eme siècle. Voilà, vous êtes contents ? Bien. Alors maintenant, revenons au sujet principal : le prétendu Holocauste. Qu'avez-vous à me répondre ? ». J'ai eu l'occasion de remarquer que cette façon de répondre déstabilise nos adversaires : car ils sont bien plus à l'aise lorsqu'il s'agit de débusquer nos convictions nationales-socialistes (vraies ou supposées) que lorsqu'il s'agit de démontrer l'existence des prétendues « chambres à gaz ».



- "Ce type est effrayant, il a une expertise scientifique des chambres à gaz !"

Ma réponse pourrait s'arrêter là. Toutefois, je sais ce que vous me répondrez : « En agissant ainsi, vous croyez déstabiliser vos adversaires. Mais finalement, vous tombez dans

leur piège, car aux yeux du grand public, vous vous discréditez en tant que national-socialiste. C'est tout qu'ils voulaient. »

Vous avez raison, cher contradicteur, cela me discréditera auprès de bien des gens... Mais soyez assuré que, dans leur immense majorité, si ces gens ne pouvaient pas invoquer mes positions politiques, ils invoqueraient autre chose. Car il faut être ré-



aliste : très peu sont ceux qui recherchent la Vérité par simple amour de la Vérité. Comment les reconnaît-on ? Assez facilement : ces gens savent que la Vérité est indépendante de celui qui la dit : plus exactement, ils font la différence entre le message *en lui-même* et celui qui le véhicule. Par conséquent, ils savent étudier aussi objectivement le pour et le contre puis ils jugent à partir de cette étude objective.

C'est ainsi que je procède et, puisque vous êtes catholique, permettez-moi de vous donner un petit exemple.

Peut-être avez-vous lu l'ouvrage du Père Huguet : *Terribles châtiments des révolutionnaires ennemis de l'Église depuis 1789 jusqu'en 1879* (ill. 1). A la page 375, l'auteur rapporte la mort, en 1832, d'un impie qui aurait déchargé son fusil de chasse sur le calvaire du village de Bron, dans l'Eure-et-Loir. Le malheureux aurait été immédiatement pris de « *douleurs les plus aiguës dans la partie du corps correspondant à celle où le plomb avait frappé l'image du Rédempteur* » ; il en serait mort en implorant le Seigneur de lui pardonner (ce qui lui aurait permis d'aller au Ciel, un peu comme le bon larron sur sa croix) (ill. 2). En tant que catholique, j'aurais aimé que cette petite histoire fût vraie. Mais dans *Le prêtre et le sorcier* (1872) (ill. 3), un libre-penseur, M. Morin, la démolit en utilisant la

méthode révisionniste : comparaison des documents et, surtout, vérification à la source. Dans le chapitre consacré à cette fable, il explique ce qui s'est vraiment passé (l'homme a déchargé son fusil vers le calvaire mais sans l'atteindre) et dévoile que l'impie en question, Jacques-Martin Dauvneau, vivait encore en 1869 (ill. 4). Certes, ce M. Morin était non seulement athée, mais aussi très anticléric. Toutefois, son enquête était sérieuse et elle ne peut qu'emporter l'adhésion du lecteur objectif.

Dans ma bibliothèque de catholique, j'ai cet ouvrage sur Fatima rédigé par un catholique dit « traditionaliste » (ill. 5). Mais j'ai également *Fatima : enquête sur une imposture* (ill. 6), écrit par Gérard de Sède, un athée, et je dois avouer qu'il a mené une enquête minutieuse, c'est-à-dire

Illustration 1 (↓) : couverture de l'ouvrage du révérend père Huguet

Illustration 2 (↗) : comment le R.P. Huguet raconte l'histoire du « sacrilège » de Brou

Illustration 3 (→) : couverture du livre du libre-penseur A.-S. Morin

Illustration 4 (↘) : comment A.-S. Morin rétablit la vérité sur cette histoire, en donnant tous les détails

TERRIBLES CHATIMENTS
DES
RÉVOLUTIONNAIRES

ENNEMIS DE L'ÉGLISE

DEPUIS 1780 JUSQU'EN 1870

PAR LE R. P. HUGUET

SEPTIÈME ÉDITION

Considérablement augmentée

Avec une Lettre de Monseigneur Mercurelli

Secrétaire de S. S. Pie IX pour les Lettres latines

— Un huissier de la ville de Brou (Eure-et-Loir) déchargea son fusil sur le calvaire de ce lieu. A l'instant même les douleurs les plus aiguës le saisirent dans la partie du corps correspondant à celle où le plomb avait frappé l'image du Rédempteur. Toutes les ressources de l'art furent impuissantes; il succomba. Il conjura le Seigneur avec instances de lui pardonner; espérons qu'il aura obtenu grâce et miséricorde.

(Journal des Villes et des Campagnes, 7 mai 1832.)

LE PRÊTRE

&

LE SORCIER

STATISTIQUE DE LA SUPERSTITION

PAR

A.-S. MORIN

LE SACRILÈGE DE BROU

ou

COMMENT S'ÉLABORENT LES MIRACLES

En 1831, M. Dauvneau (Jacques-Martin), acquéreur d'un office d'huissier à Brou, revenant de la chasse avec un de ses amis, s'arrêta au carrefour de la route de Yèvres, où se trouve un calvaire; par une sorte de bravade, il déchargea son fusil dans la direction du grand Christ attaché à la croix. Comme il était à une distance assez considérable et que le fusil n'était chargé qu'à

impossible à écarter d'un revers de la main, comme le font trop de catholiques. Par exemple, sur le site N.-D. de Fatima (ill. 7), un chapitre est consacré aux « opposants à Fatima » (ill. 8). L'auteur prétend réfuter l'enquête de Gérard de Sède en... sept lignes, se concentrant sur la voyante Lucia et l'apparition du 13 octobre 1917. Il cache à ses lecteurs le fait que, dans son ouvrage, Gérard de Sède

de consacre deux chapitres entiers au personnage de Lucia (ill. 9-10). Quant au « miracle du soleil », le 13 octobre 1917, il y consacre 3 pages entières (pp. 116 à 119), (ill. 11 à 13) en s'appuyant sur de nombreux documents.

On me répondra que l'Église a toujours reconnu les apparitions, donc qu'en tant que catholique, je n'ai pas le droit de douter. C'est faux : le *Dictionnaire de théologie catholique* est

Illustration 5 : la version catholique des événements de Fatima (1917)

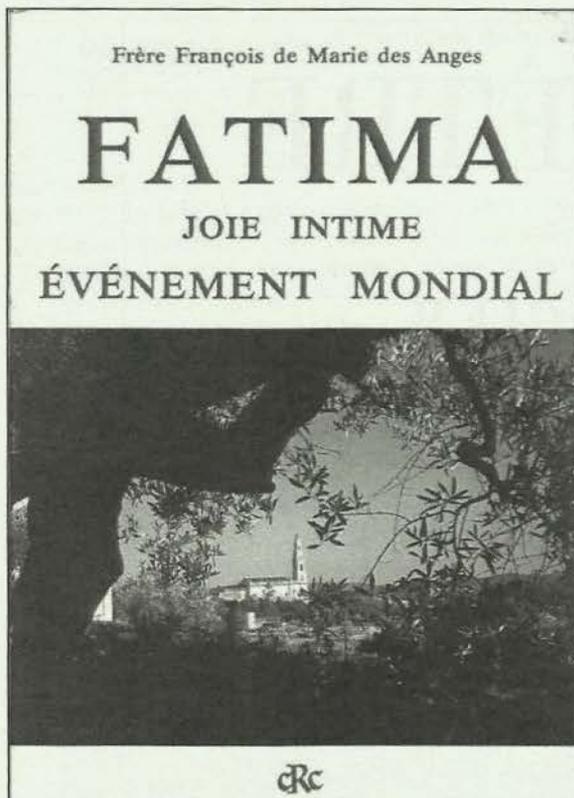


Illustration 6 : l'enquête d'un athée sur les événements de Fatima



Illustration 7 : site catholique consacré à N.-D. de Fatima (1917)

www.fatima.be/fr/fatima/index.html



fatima/opposant/index.php

voyante ? Craignait-il que sa thèse tombe en poussière ? Sans doute :

2°) *Les rationalistes* : vont encore plus loin que le Père Dhanis ou l'abbé Laurentin. Pour eux, Fatima n'est pas autre chose qu'une imposture, une grande supercherie montée de toutes pièces par la curie de Fatima dans le but de faire là un lieu de pèlerinage afin de gagner beaucoup d'argent. Avec les modernistes, le dialogue reste possible : ils apportent leur point de vu et on en discute... mais avec les rationalistes, les athées, quels que soient les faits, ils les nieront toujours en bloc, rendant tout dialogue sérieux totalement impossible. Pour le journaliste et historien Gérard de Sède, un anti-fatimiste pur et dur, « *Lucie est stupide, menteuse, manipulée par le clergé, une mythomane...!* »; pas moins que ça ! (Comment voulez-vous ouvrir le dialogue avec ça !?). Bon, soit !... supposons ! ; mais alors les 70 000 personnes qui, le 13 octobre 1917, étaient présentes à la Cova da Iria et qui ont vu "*la danse du soleil*", qu'étaient-ils eux... !? Des naïfs tout simplement. ! De Sède explique qu'il s'est passé un phénomène astronomique naturel : les gens présents, étant tellement certains qu'ils allaient assister à l'apparition de la Sainte Famille, ont été victime d'une hallucination collective... !. Ça ne vole pas plus haut que ça !.

Gérard de Sède, *Fatima, enquête sur une imposture* (1977).

CHAPITRE VI

p. 127

LES CONTRADICTIONS DE LUCIA

Chacun reconnaît que la principale source par laquelle nous sommes renseignés sur les apparitions de 1917 à Fatima est Lucia.

La première question qui se pose est donc celle de la valeur de son témoignage.

Pour y répondre, nous disposons de ses récits aux trois personnes qui l'interrogèrent de façon détaillée au moment des faits : le curé de Fatima Manuel Marques Ferreira, le chanoine Formigao, professeur au séminaire de Santarem, envoyé comme observateur par l'au

Illustration 8 (↑) : l'enquête d'un athée sur les événements de Fatima

Illustration 9 (←) : un chapitre du livre de G. de Sède consacré à Lucia

Illustration 10 (→) : Un chapitre du livre de G. de Sède consacré à Lucia

Gérard de Sède, *Fatima, enquête sur une imposture* (1977).

CHAPITRE IV

p. 214

LUCIA RECIDIVISTE DE LA PROPHETIE

Bien entendu, nous avons cherché à voir sœur Lucia dans son carmel de Coimbra. Surtout après avoir lu dans le *Correio de Coimbra*, organe de l'évêché :

« *Sœur Lucia jouit de la considération générale. Pour les nombreuses personnes qui la contactent, ingénieurs de travaux publics, médecins, écrivains, sans compter les soeurs de son couvent, c'est une femme raisonnable, pratique, d'une intelligence et d'une volonté normales bien qu'elle ait dépassé ses soixante ans.* »

Certes Lucia est religieuse cloîtrée mais plusieurs personnes de sexe mâle, comme l'écrivain catholique Antero de Figueredo, avaient obtenu l'autorisation de franchir la clôture

Gérard de Sède, *Fatima...*, p. 116

Venons-en à la « danse du soleil ».

A la Cova da Iria, la pluie battante qui tombait prit fin peu après midi. « *A ce moment* — écrit dans son rapport au patriarcat le curé de Fatima — *Lucia dit à la foule de regarder le soleil parce qu'on y voyait saint Joseph et ensuite Notre-Seigneur* ».

Mais la foule ne vit rien de tel. Une photo prise à cet instant nous la montre regardant en l'air, en attente, assez déçue.

De cette attente trompée et des curieux jeux de lumière que l'on peut parfois observer dans une atmosphère saturée d'humidité quand les nuages se déplacent rapidement naquit la vision collective de la « danse du soleil ».

Point n'est besoin de s'étendre longuement sur cet épisode,

(21) *Revue Broteria*, mai 1951, p. 519.

(22) *Memorias e cartas da irmã Lucia* (Mémoires et lettres de Sœur Lucia), Porto, 1973.

Illustration 11 : la première des trois pages que G. de Sède consacre au « miracle de la danse du Soleil » qui serait survenu à Fatima le 13 octobre 1917

Page ci-contre : **Illustrations 12 et 13** : les pages 117 et 118 du livre de G. de Sède, entièrement consacrées au « miracle de la danse du Soleil »

très clair :

Si donc il faut éviter à leur sujet des négations téméraires, superbes, plus ou moins systématiques, on conserve aussi le droit d'examiner chacun d'eux, selon les règles de la prudence et des principes de la critique historique [ill. 14].

Mes doutes sur Fatima pourront en attrister plus d'un, mais pourquoi agirais-je d'une certaine manière avec les « apparitions », et d'une autre avec les « chambres à gaz » ?

Dictionnaire de Théologie Catholique
vol. I, 1, "Apparitions", col. 1689

relations de ce genre ne sont pas rares dans les leçons du bréviaire, et l'institution de plusieurs fêtes se rattache à une apparition de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou d'autres saints ; telles les fêtes du Sacré-Cœur, de Notre-Dame-aux-Neiges, de l'apparition de la Vierge immaculée à Lourdes, de l'apparition de saint Michel archange au mont Gargan. Est-ce à dire que ces apparitions sont imposées à notre croyance comme des articles de foi, de telle sorte qu'un catholique deviendrait hérétique par le seul fait qu'il les rejeterait ? Nullement. D'abord, il ne peut être question d'articles de foi divine en dehors des limites de la révélation publique, conservée et transmise par le double organe de l'Écriture et de la tradition ; et les faits dont il s'agit sont en dehors de ces limites. Ensuite, quoique des faits de ce genre puissent être compris dans le domaine de l'infaillibilité ecclésiastique, lorsqu'ils se rattachent nécessairement, par certains côtés, au dépôt de la révélation, l'Église ne porte sur aucun d'eux un de ces jugements définitifs qui entraînent l'obligation d'un assentiment absolu. En les acceptant, elle indique seulement qu'on peut les regarder comme authentiques. Si donc il faut éviter à leur sujet des négations téméraires, superbes, plus ou moins systématiques, on conserve aussi le droit d'examiner chacun d'eux, selon les règles de la prudence et les principes de la critique historique. Nul catholique intelligent n'a jamais pris les leçons du bréviaire

Procéder ainsi, c'est aimer la Vérité par simple amour de la Vérité. Et je n'aurai pas la prétention de croire que je serais le seul dans ce cas. Bien au contraire, je sais que de telles personnes existent un peu partout, et dans tous les camps. Ce sont à elles que je m'adresse en premier. Ce sont elles que je veux convaincre et je sais pertinemment qu'elles ne s'arrêteront pas à mes opinions politiques, même si elles ne les partagent pas du tout.

Les autres personnes, en revanche, c'est-à-dire l'immense majorité, croient ce qu'elles ont envie de croire. Bourrées de préjugés, elles cherchent une vérité uniquement si elles sont assurées que cette vérité pourra les servir ou satisfaire une — vaine — curiosité.

Cette réalité sociologique apparaît nettement avec les rumeurs et la publicité. Pourquoi une rumeur se répand-elle au sein de certaines couches sociales alors qu'elle est carrément rejetée dans d'autres ? Les spécialistes Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard répondent : parce qu'une légende urbaine

aucun observatoire n'ayant enregistré ce jour-là le moindre phénomène solaire exceptionnel. On sait par contre assez bien à quelle logique subjective obéit ce qu'on peut appeler la psychologie du témoignage : d'abord on voudrait avoir vu, ensuite on croit qu'on a vu, finalement on dit qu'on a vu. C'est ainsi que faute d'avoir assisté à l'apparition promise de la Sainte Famille, beaucoup de gens, en compensation, affirmèrent avoir vu le soleil changer de couleur et danser, au mépris des lois inflexibles de la mécanique céleste.

Bien entendu, aucun ne vit exactement la même chose que son voisin : l'un vit le soleil entouré de flammes écarlates et auréolé de jaune et de pourpre, un autre le vit passer du jaune au bleu puis au blanc, un autre encore le vit devenir couleur d'acier, un dernier le vit irisé comme une perle ; certains virent une roue de flammes, certains autres une sorte d'avion qu'ils baptisèrent aussitôt « *l'avion de Notre-Dame* » (23).

De telles visions collectives mais illusoire de prodiges atmosphériques ne sont pas rares ; c'est ainsi qu'en 1901, à Tilly-sur-Seulles (Calvados) où une femme nommée Marie Martel disait bénéficier d'apparitions — que l'Eglise refusa d'authentifier —, la foule crut voir tomber du ciel des milliers de ballons jaunes, bleus, verts, roses et violets (24).

Un avocat, M^e Pinto Coelho, catholique pratiquant, qui se trouvait à Fatima le 13 octobre 1917 et qui avait déjà observé le samedi précédent, en un autre endroit, des jeux de lumière analogues, écrit (25) :

« *Comme toute la foule, nous regardions le soleil avec une attention soutenue et, à travers les nuages, nous le vîmes sous un aspect nouveau, du moins — je le souligne — nouveau pour nous. Pourtant nous restions dans le doute : cet aspect du soleil était-il vraiment exceptionnel ou bien pouvait-on l'observer chaque fois que les conditions étaient identiques ? Or, précisément, nous ne nous étions encore jamais trouvés*

(23) Sur ces témoignages contradictoires, voir Père C.C. Martindale, *The message of Fatima*.

(24) Voir marquis de Lespinasse-Langeac, *Historique des apparitions de Tilly, Tilly-sur-Seulles*, 1957, pp. 435-437.

(25) Cité par Tomas da Fonseca, *Na cova dos leoes*.

dans ces conditions. Nous pûmes voir le soleil à moitié caché comme le samedi précédent et, c'est vrai, la même succession de lueurs, le même mouvement rotatif, etc. Si on élimine cette unique bizarrerie, que reste-t-il ? Les affirmations de trois enfants et rien d'autre. C'est-à-dire bien peu de chose. »

D'autres personnes ne virent rien du tout. Ce fut le cas du curé de Penacova qui « *ne put se décider à croire au miracle, même pendant la danse du soleil* » (26), ce qui ne l'empêchera pas de décrire de façon dithyrambique ledit miracle trente-deux ans plus tard dans un journal (27). Et, aussi singulier que cela paraisse, ce fut aussi le cas de Lucia. Interrogée à ce sujet en 1947 par un religieux américain, le Père Mc Glynn, celle qui avait crié à la foule : « *Regardez le soleil !* », lui dit : « *Moi, je n'ai rien vu* » (28).

Reste à savoir pourquoi, dans la Vulgate de Fatima, le thème marial a été relié à un thème solaire. Selon nous, il s'agit là d'une résurgence de la tradition locale telle qu'elle s'exprime dans la légende de fondation de la ville que nous avons rapportée plus haut (29). Rappelons brièvement le thème de cette légende : le 24 juin 1188, une arabe, Fatima, fille du seigneur d'Alcacer do Sol, se convertit et prend le nom d'Ouranea ; le lieu où elle sera enterrée sera appelé Fatima. Or, le 24 juin est le jour du solstice d'été ; Alcacer do Sol signifie château du soleil et Ouranea est la traduction du grec Ouranos, le ciel. Fille du maître du soleil à son apogée, Fatima, alias Ouranea, était donc — déjà — la Dame du Ciel. Légendes et traditions se perpétuent, de façon assez énigmatique, dans l'inconscient collectif où elles ont jadis pris naissance ; l'existence d'un très ancien culte de la « Dame du Ciel » à Fatima contribue incontestablement à expliquer le crédit que trouvèrent les apparitions et la danse du soleil parmi la population de la région, car ces thèmes prenaient assise sur de profonds sédiments culturels.

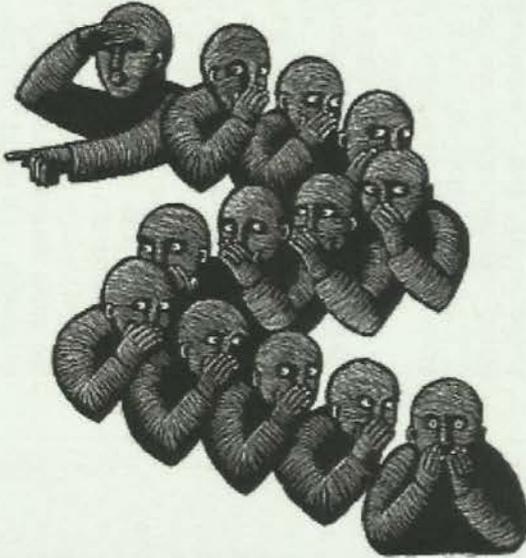
(26) Chanoine Casimir Barthas, *Fatima 1917-1968*.

(27) *Novidades*, 27 mars 1949.

(28) Père Mc Glynn, *Vision of Fatima*, Boston, 1967, p. 96.

(29) Cf. 2^e partie, chapitre 1.

« exprime symboliquement les peurs et les aspirations » d'un segment de la population [1]. Plus loin, ils expliquent : « les gens ne croient pas aux rumeurs parce qu'elles apparaissent vraies, mais qu'elles semblent vraies parce qu'il y a une croyance préalable » (ibid., p. 333). Voilà par exemple pourquoi une rumeur sur la nocivité



« une légende urbaine exprime symboliquement les peurs et les aspirations d'un segment de la population »

(réelle ou prétendue) d'un vaccin quelconque sera d'emblée bien accueillie chez les défenseurs des médecines dites « douces » alors qu'elle sera immédiatement suspectée (et ignorée) dans les milieux hospitaliers.

En matière de publicité, un ancien professeur à l'Institut des Hautes Études Publicitaires prévenait : « seuls ont des chances d'être captés les messages qui correspondent à des besoins et à des désirs chez les consommateurs » [2] ; et aussi : « la publicité ne peut vraiment agir que si les messages qu'elle présente répon-

dent à des besoins ou à des désirs. Elle ne crée pas de besoins [...] mais se contente de les éveiller » (ibid., p. 89).

Ces remarques confirment que chez les gens bourrés de préjugés, une information nouvelle sera acceptée et prise en considération dans les décisions de la vie quotidienne uniquement si elle s'insère harmonieusement dans un système d'opinions préexistant.

Dans le cas contraire, elle sera le plus souvent rejetée sans autre examen, parce qu'elle s'oppose aux croyances déjà ancrées et aux aspirations de la personne ou du groupe. Dès lors, tous les arguments — même les plus ineptes — seront considérés comme valables pour la déconsidérer et nulle contre-argumentation, si rationnelle soit-elle, ne pourra convaincre. Dans son ouvrage *L'opinion publique*, la sociologue Judith Lazar explique que le préjugé :

témoigne d'une résistance remarquable face aux nouvelles informations ou aux preuves : ainsi une personne porteuses de préjugés, à qui l'on prouverait grâce à des faits démontrables ; le contraire de ses idées, répondrait : « laissez-moi tranquille, j'ai mon idée sur le sujet » [3].

L'explication de ce dernier phénomène est relativement simple. Contrairement à une croyance trop répandue, la raison n'est pas insensible aux préjugés. Le neuropsychiatre Roger Mucchielli explique :

La Raison s'est toujours couramment mise au service des passions et des mythes ; l'opinion la plus « affective » trouve toujours des justifications et des arguments intellectuels [...].

Les individus recherchent les informations

[1] : Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard, *De source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui* (éd. Payot, 2002), p. 20. [2] : Voy. *L'opinion publique* (éd. Chronique sociale de France, 1966), article de Paul Vibert, p. 85. [3] : Voy. Judith Lazar, *L'opinion publique* (éd. Sirey, 1995), p. 32.

qui s'accordent avec leurs opinions préalables. Des expériences de Lazarsfeld, Berelson et autres, on peut déduire que les gens « s'exposent au genre de propagande qui renforce leurs préjugés [...] et évitent de s'exposer aux informations qui ne s'accordent pas avec leurs opinions ».

En outre (expériences de Hyman et Cheatsley), les individus interprètent différemment la même information : « Il n'existe pas de corrélation entre le contenu objectif d'une information et ce qui en a été retenu par les individus récepteurs ».

A l'« exposition sélective » et à la « quête sélective » d'information s'ajoute la « sélection active », dans toute information reçue, de certains aspects (« on n'entend que ce que l'on veut entendre »), les autres aspects étant l'objet d'un « rejet sélectif ».

Il est vrai pourtant que certaines personnes acquièrent des opinions après avoir reçu des informations sur des questions qu'elles ne connaissaient pas antérieurement (ces opinions étant isolées, précaires, non reliées à un ensemble et se rattachant plus à la confiance envers la source d'information qu'au contenu même) ; il n'en est pas moins vrai qu'un certain pourcentage de personnes ne modifie pas ses opinions quelles que soient la masse et l'intensité des informations contraires. On met plus facilement en doute l'information

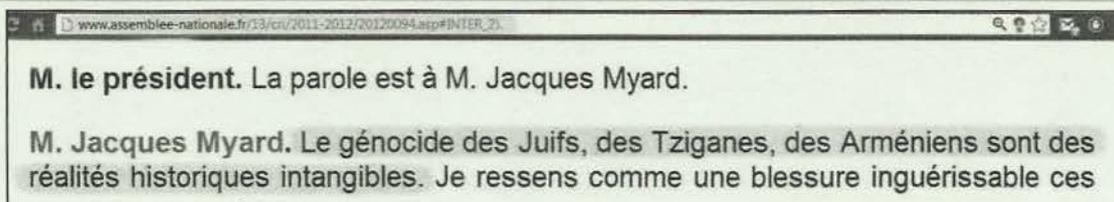
nouvelle que son opinion personnelle préalable ; on invoque « d'autres informations » que l'on détiendrait ; on interprète certains aspects de l'information actuelle pour leur donner une signification de renforcement de l'opinion établie*.

Voilà pourquoi, dans une discussion sur l'« Holocauste », nos adversaires nous ressortent toujours les « arguments » tirés des photos, des tas de valises, de chaussures, de cheveux (ill. 15-16), des aveux ou des témoignages. Ils y voient sincèrement des « évidences » qui démentent les thèses révisionnistes. Pour eux, nul doute que la raison élémentaire est de leur côté et la Shoah une réalité. En décembre 2011, s'exprimant à la tribune de l'Assemblée, le député U.M.P. Jacques Myard lança : « *Le génocide des Juifs, des Tziganes, des Arméniens sont des réalités historiques intangibles* » (ill. 17). Tous ces gens ignorent cependant que, comme l'écrivait le sociologue Jules Monnerot à Michel Menu, les « évidences » qu'ils



Illustrations 15 et 16 (↑) : vitrines visibles au Musée d'Auschwitz. Pour ceux qu'il veulent croire, elles « prouvent » la véracité de la « rumeur d'Auschwitz »...

Illustration 17 (↓) : le député Jacques Myard verrouille l'histoire avec ses préjugés



* Voy. Roger Murcielli, *Opinions et changement d'opinion* (éd. ESF, 1979), p. 26.

invoquent « n'ont, bien souvent, d'autre support réel que le blocage de [leurs] partis pris »*.

Reprenons par exemple ces tas de valises, de chaussures, de cheveux... Au musée d'Auschwitz, c'est ce qui impressionne le plus le touriste. Or, sur notre site Internet, nous expliquons pourquoi leur présence à Auschwitz ne constitue pas la preuve d'un quelconque meurtre de masse. Quant à la récupération des cheveux humains et leur utilisation dans l'industrie, il n'y a là rien qui prouve un quelconque « meurtre de masse ». En France aussi, à partir de 1942, les cheveux furent récupérés puis utilisés pour confectionner, par exemple, des pantoufles. Vous n'avez jamais entendu parler de ce fait ? Bien sûr, parce qu'on vous le cache. Ci-contre l'extrait du *Journal Officiel* du 27 mars

1942 qui annonçait que désormais, dans les villes de plus de 10 000 habitants, les « déchets provenant de coupes de cheveux » seraient conservés et récupérés (ill. 19). Ci-dessous un reportage paru en avril 1943 et qui expliquait comment, dans une usine du Calvados, on fabriquait des chaussons à partir de cheveux humains (ill. 18). Or, personne ne prétend que le gouvernement de Vichy exterminait des gens... (ill. 20)

J'ajoute qu'à Birkenau, les déportés admis dans le camp (donc qui n'étaient pas « gazés ») étaient tondus (ill. 21 à 23). Dès lors, seul un préjugé permet de voir dans ces cheveux ceux de « gazés ».

Au fond, c'est parce qu'ils sont libéraux, donc antinazis, et qu'ils ne veulent rien changer au Système qu'ils adoptent tous les préjugés sur le pré-

Illustration 18 : reportage photographique paru dans *Le Pont* du 11 mars 1943 et relatif au tissage des cheveux afin d'en faire des pantoufles d'intérieur (cf. ill. 20)

11 avril 1943 3

LE PONT

Industrie de remplacement

Le tissage des cheveux

Les matières textiles qui nous manquent actuellement nous parviennent avant le genre des pays d'outre-mer. Depuis des mois, on peut même lire dans les journaux, nous devons nous contenter de nos propres ressources. Pris au dépourvu, les industriels se sont

adressés non plus aux courtiers en produits coloniaux, qui ne pouvaient désormais rien leur fournir, mais à des ingénieurs chimistes. De nouvelles matières textiles apparaissent à mesure que s'accroissent l'ingéniosité des chercheurs et le degré de perfection de leur technique. On peut baser sa clientèle toute enti-

er sur ce qu'il y a ou sur ce qui n'est pas le cas.

Un premier nettoyage, effectué à la main, débarrasse les cheveux des impuretés provenant du voyage. Les ouvriers qui font ce travail ont le nez et la bouche protégés par un masque.

Le mélange cheveux-fibras est cardé mécaniquement puis filé. Le fil ainsi obtenu est passé au double au retordage. Il acquiert ainsi de la résistance et forme le fil de cheveux proprement dit, que l'on porte sur le métier à tisser.

Le cycle de production est de 30 000 mètres de matière par mois.

La ganterie est découpée à l'aide d'une machine dans du papier mouillé. Les pièces en tissu sont réunies dans le tissu par le même moyen. La jointure de l'empaque et la finition



A leur arrivée à Turin, ils sont débarrassés de la poussière du balayage.



L'achat des cheveux chez le colporteur.



...puis lavés à la vapeur et dégraissés avant d'être tissés et séchés.

Puis les cheveux sont expédiés dans le Calvados, vers une usine spécialisée pour le traitement spécial qui doit leur être appliqué. Ils y sont dégraissés et lavés à la vapeur, passés à l'essoreuse et séchés. On y incorpore, dans la proportion de 25 % de la fibrine, ou fibre artificielle, qui sert de soutien au fil de cheveux. La

Actuallement, 5 à 6 tonnes de cheveux sont traités en un mois. Elles fournissent 5 000 mètres environ d'un bon tissu destiné à la confection de pantoufles. Sous la production annuelle est de 40 000 paires. Quand le tissage des cheveux sera complètement organisé, l'usine en recevra mensuellement 200 tonnes. Sa capa-

du tissu sont couvés à la machine. Une ganterie de feutre renforcé, bord de la pastouille et l'apertement. Puis l'empaque, retournée à l'envers, est placée sur le tissu et se jointure latérale. Cela fait, la ganterie est retournée à l'envers et mise en forme.

Ainsi le fil, qui est

* Voy. Michel Menu, *Crise de Dieu ou crise de l'Homme. Question posée aux jeunes* (éd. Beauchesne, 1980), p. 113.

Journal officiel
 27 mars 1942, p. 1199

**SECRETARIAT D'ÉTAT
 A LA PRODUCTION INDUSTRIELLE**

**Récupération et commerce des déchets
 provenant des coupes de cheveux.**

Le ministre secrétaire d'Etat à l'intérieur et
 le secrétaire d'Etat à la production indus-
 trielle,

Vu la loi du 23 janvier 1931 concernant
 la récupération et l'utilisation des déchets et
 vieilles matières, complétée par la loi du
 19 août 1931 réglant le contrôle et la répres-
 sion des infractions,

Arrêtent:

Art. 1^{er}. — La liste des déchets et vieilles
 matières énumérés à l'article 1^{er} de la loi du
 23 janvier 1931 est complétée comme suit:

« Déchets provenant des coupes de che-
 veux ».

Art. 2. — Dans toutes les villes de plus
 de 10.000 habitants et dans celles dont la liste
 sera établie par arrêté du secrétaire d'Etat à
 la production industrielle, il est interdit de
 brûler, jeter ou détruire, sauf cas de néces-
 sité pour raison de salubrité, les déchets pro-
 venant des coupes de cheveux. En consé-
 quence, les coiffeurs exerçant leur activité
 dans ces villes devront conserver et préserver
 les déchets provenant des coupes de cheveux
 et les récler dans les conditions fixées aux ar-
 ticles ci-après.



Illustration 19 (←) : sous Vichy, les cheveux furent récupérés à partir d'avril 1942

Illustration 20 (↑) : des pantoufles d'intérieur faites à partir de cheveux

Illustrations 21 (←), 22 (↙) et 23 (↓) : déportés (juifs) tondus à leur entrée dans le camp d'Auschwitz. Ils étaient tondus mais pas gazés...



tendu « Holocauste », allant jusqu'à parler de « réalités historiques intangibles ». Judith Lazar explique avec raison :

Adorno et ses collègues ont montré qu'on ne peut isoler les préjugés car ils s'intègrent dans le système qui forme la personnalité de l'individu. Les préjugés profondément enracinés rendent l'individu immunisé à toutes sortes d'informations [1].

Nous touchons là un point capital : très souvent, la croyance en l'Holocauste est ancré chez les gens non parce qu'ils auraient spécialement étudié le sujet, mais parce que, préférant le libéralisme, ils veulent justifier leur rejet du nazisme et, par là, de toute société d'ordre, donc de toute renaissance nationale. Car dans les faits, c'est le national-socialisme qui, au XXème siècle, a le mieux incarné l'idéal d'une société d'ordre. C'est donc lui que les démocraties ont attaqué, détruit, laminé et condamné au

tribunal de l'Humanité. En agissant ainsi, elles savaient très bien ce qu'elles faisaient. Et en France, un auteur qui avait compris leur plan le dévoila au grand public. C'était en 1948. Dans son livre intitulé *Nuremberg ou la terre promise*, Maurice Bardèche écrivit :

Le monde est désormais démocratique à perpétuité. Il est démocratique par décision de justice. Désormais un précédent judiciaire pèse sur toute espèce de renaissance nationale [2].

Et d'expliquer plus loin :

La condamnation du parti national-socialiste va beaucoup plus loin qu'elle n'en a l'air. Elle atteint, en réalité, toutes les formes solides, toutes les formes géologiques de la vie politique. Toute nation, tout parti qui se souviennent du sol, de la tradition, du métier, de la race sont suspects. Quiconque se réclame du droit du premier occupant et atteste des choses aussi évidentes que la propriété de la cité

Maurice Bardèche, *Nuremberg ou la terre promise* (1948), p. 55

mettent pas d'ignorer. La condamnation du parti national-socialiste va beaucoup plus loin qu'elle n'en a l'air. Elle atteint, en réalité, toutes les formes solides, toutes les formes géologiques de la vie politique. Toute nation, tout parti qui se souviennent du sol, de la tradition, du métier, de la race sont suspects. Quiconque se réclame du droit du premier occupant et atteste des choses aussi évidentes que la propriété de la cité offense une morale universelle qui nie le droit des peuples à rédiger leurs lois. Ce n'est pas les Allemands seulement, c'est nous tous qui sommes dépossédés. Nul n'a plus le droit de s'asseoir dans son champ et de dire: « Cette terre est à moi ». Nul n'a plus le droit de se



[1] : Voy. Judith Lazar, *op. cit.*, p. 32. [2] : Maurice Bardèche, *Nuremberg ou la terre promise* (éd. des Sept Couleurs, 1948), p. 50.

offense une morale universelle qui nie le droit des peuples à ériger leurs lois. Ce n'est pas les Allemands seulement, c'est nous tous qui sommes dépossédés [*ibid.*, p. 55].

Or, aujourd'hui, c'est la croyance en l'« Holocauste » qui permet aux peuples de refuser toute renaissance nationale. « On sait où ça a mené », répètent-ils, « Plus jamais ça ! ». Rappelez-vous les slogans vus en 2002.



Rappelez-vous également toutes les autres affiches que l'on a pu voir ici et là... Quand on tente d'appeler l'attention sur les incontestables réussites sociales du national-socialisme, toute discussion

objective et sereine se révèle impossible, car tout ce que le national-socialisme a pu faire de bien s'évanouit devant l'« Holocauste ».

Mais je le souligne, car cela a été ma grande erreur d'analyse au début : ce n'est pas parce que ces gens croient en l'« Holocauste » qu'ils refusent toute société d'ordre ; c'est au contraire parce qu'il rejette toute société d'ordre qu'ils veulent croire en l'« Holocauste ». L'« Holocauste » leur permet de justifier leur rejet.

Par conséquent, ne perdons pas notre temps à vouloir persuader les adversaires et les partisans de ce Système. N'essayons pas non plus de paraître « fréquentables » ; à leurs yeux, nous ne le serons jamais. Toujours, ils trouveront quelque chose pour rejeter nos discours : au révisionniste national-socialiste, ils rétorqueront : « Je ne discute pas avec un nazi » ; au révisionniste sensible à la cause palestinienne ils rétorqueront :

« Je ne discute pas avec un antisémite » ; au révisionniste neutre politiquement et philosophiquement, ils rétorqueront : « Je ne discute pas avec quelqu'un qui nie l'évidence »...

Puisque vous êtes « catholique pratiquant », Monsieur, je terminerai en vous rappelant un passage de l'Évangile de Jean. C'est au chapitre 6, lorsque Jésus dit à ses disciples : « *Celui qui mange ma chair et bois mon sang possède la vie éternelle et je le relèverai de la mort au dernier jour* ». Ces propos étaient de nature à choquer et, effectivement, ils en choquèrent plus d'un. Jean écrit : « *Après avoir entendu Jésus, beaucoup de ses disciples dirent : "Là, il exagère ! Comment admettre un tel discours ?"* ». Mais Jésus, qui disait la vérité, ne fit que confirmer : « *Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* ». Dès lors, ce qui devait arriver arriva ; Jean poursuit : « *beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec lui* ». Le Christ essaya-t-il de le retenir en adoucissant son discours ou en évitant de proférer certaines vérités susceptibles de choquer ? Non. Il se retourna vers les douze disciples qu'il avait personnellement choisis et leur demanda : « *Voulez-vous partir, vous aussi ?* » Ce petit épisode des Évangiles nous montre qu'il ne faut ni travestir, ni même affadir la vérité, quelle qu'elle soit, de peur de choquer. Oui, je suis national-socialiste et en tant que tel, je rends hommage à Hitler. Car seul un régime qui adoptera le corpus idéologique national-socialiste pourra nous sortir de la crise économique, philosophique et spirituelle que nous traversons. Si ce message vous est intolérable, alors je ne vous contrains pas à m'écouter.

Avec toute mon amitié,
Vincent Reynouard